

Retour sur l'écriture et la folie ou Jean Forest pris en sandwich entre François Péraldi et Denis Vasse

Jean Forest et Denis Vasse

Numéro 41, automne 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16157ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Forest, J. & Vasse, D. (1989). Retour sur l'écriture et la folie : ou Jean Forest pris en sandwich entre François Péraldi et Denis Vasse. *Moebius*, (41), 5–20.

RETOUR SUR L'ÉCRITURE ET LA FOLIE

ou

Jean Forest pris en sandwich
entre François Péraldi et Denis Vasse

Roland Barthes, à qui l'on demandait pourquoi il écrivait, répondait qu'il y a Écriture parce qu'il y a Commande.

Où l'on voit que s'institue dès entrée de jeu un réseau d'attentes.

À l'origine un manque à lire, le désir, chez l'éditeur, au sens large, qui perpétuellement, fonctionnellement, a les mains vides, et s'en désespère.

Derrière lui, la masse compacte de ceux qui lui font confiance, ses abonnés, qui se déchargent sur lui du même mal, dont collectivement ils souffrent: le désir de lire, en souffrance expresse.

L'écrivain pressenti – l'écriturier – à ce désir, répond. Non sans mal. Car si la demande est circonscrite: écrire quelque chose, en revanche l'objet – le quelque chose – est impossible à préciser.

Il doit même ne pas l'être, si l'écriture doit être lisible.

L'écriturier se demande donc: mais qu'est-ce qu'ils veulent, nom de Dieu?

* * *

Imaginez-vous, à la réception d'un numéro de *Mæbius*. Que faites-vous? Vous cherchez le TOPO, inscrit en couverture. Par exemple: LA FOLIE. Ça vous remue. C'est négatif, ou positif. Parfois le rejet brutal. Parfois la salive.

Que faites-vous, ensuite? Vous cherchez le sommaire. Vous êtes curieux des NOMS qui y sont dressés en colonne. Et aussi des TITRES, leurs panaches obligatoires.

Prenons ailleurs un exemple de nom et de titre: Son Excellence le comte de Paris. Vous voyez: cela soulève la curiosité, le refus, ou la salive. Rarement l'indifférence. Au Québec, il y a peu de temps, sur le passage de l'individu paré de ce panache, le gentil peuple dansait le quadrille.

Ces noms, ces titres, constituent une PROMESSE. À certaines, on croit démesurément. Par exemple: le général de Gaulle. Il avait beau carrément prendre le contre-pied de l'évidence, décliner le présent au passé, rien à faire, le gentil peuple, à tout rompre, applaudissait. C'est la magie du PROGRAMME.

Mæbius vous promet un programme.

Nous savons bien ce qu'il en sera: qui trop embrasse mal étreint.

Qui, parmi vous, s'est déjà dit, à jeun, qu'il en avait vraiment eu pour son argent, de *Mæbius*? Qui a jamais crié: de grâce, assez! La mesure est comble, il y a satiété?

* * *

Car, forcément, immanquablement, surgit, lecture accomplie, (et même, lecture en cours), la DÉCEPTION.

ÇA n'est pas tout à fait ça: tant s'en faut. ÇA est toujours autre chose. C'est raté. Le but... quel but?

Difficile à dire.

Toujours est-il que la déception, indispensable, si *Mæbius* doit survivre, relance l'ATTENTE. ÇA sera mieux, au prochain numéro. Il suffit, un trimestre, d'attendre.

Et la DEMANDE, pour combler l'attente, repart, touche un écrivurier, à qui, formellement, nous dit Roland Barthes, la demande sera formulée, d'un discours à imprimer, pour les abonnés déçus des précédents

numéros de *Mœbius*.

D'où il ressort que l'écrit provoque la lecture, à travers la déception, indéfiniment.

Serait-ce là une acceptable définition de la littérature?

* * *

Je me suis, le temps de me prendre pour un éditeur, fait COMMANDEUR: j'ai prié François PÉRALDI de prendre connaissance d'une série de questions que j'avais couchées sur le papier, relatives à la folie. Allait-il sentir le désir de leur ajouter ses réponses? Apparemment.

C'était compter sans la dérobade. Je peux, mine de rien, accuser réception d'un: Oui, mais... Et la dérive d'avoir lieu, et lieux.

Déçu, dans mes mains douloureusement vides, j'ai eu l'idée d'appeler au secours du côté de Denis VASSE, sans rien lui dire de ma première excursion du côté de Péraldi.

Remarquez, je pêchais dans le même vivier. Tous les deux analystes, et lacaniens, au sens large et non pas bêtifiant du terme. Tous les deux capables de dire non. Vasse, de surcroît, jésuite, a été médecin et psychiatre. Péraldi, littéraire de formation, versé en linguistique, est enseignant de profession.

J'y ai laissé quelques plumes. Vasse, à son tour, a dérivé, vers un ailleurs, celui de ses préoccupations. Certes il y a un rapport entre les textes et mes questions. Mais il y a infiniment autre chose.

Denis VASSE, vous lirez sa lettre plus loin, a carrément refusé de répondre à mes questions, et, en guise de consolation, m'a remis un écrit dégagé de la Bible. Cet écrit suit.

Se dérober, n'est-ce pas dévoiler son inaptitude à répondre au désir de l'autre? N'est-ce pas, galamment, tout de même, le lui renvoyer, courrier par courrier?

J'ai donc été relancé.

* * *

Pas depuis n'importe quel lieu. Non. Depuis les sphères qui bouclent, chacune à sa façon, l'horizon de nos



esprits, depuis quelques millénaires.

Avec Péraldi, via Heidegger, certainement Platon, ou Socrate, disons Lacan: la fascination de la parole humaine, de sa boucle, de la façon que nous avons d'y être inscrit.

Avec Vasse, via Philippe, nous retrouvons l'ange du Seigneur, le porte-parole, celui qui annonce de bouche à oreille la volonté de Celui qui n'est que cela, Parole. Et ce faisant l'Ange nous rappelle que nous ne sommes, dans cette tradition, que cela: un effet de la Parole divine, une certaine façon d'en être.

La littérature dont nous sommes issus, modelés, façonnés, ne renie certainement pas cette ascendance double: la voie de Socrate, la voie de la Bible.

Elle semble perpétuellement, d'un grand sérieux, chercher la réponse à la question, à la commande qui, cycliquement, de génération en génération, comme par un archange, lui est faite, qu'elle entend, qu'elle attend.

Il est pathétique de voir dans chaque mise en désuétude des réponses antérieures, dans la mouvance des aujourd'hui, l'aveu de notre inaptitude à remplir notre mission. À fournir ce qui nous est commandé. La rage au cœur, la littérature se démet. Et vit son illumination nouvelle, pour un temps toujours court.

* * *

J'avais, mine de rien, dans mes questions, glissé une allusion au silence, peut-être celui des trappistes, sûrement celui de l'orient, tel que les bouddhistes, à travers le grand tapage de leur liturgie, ont pu lui faire un sort, au Japon.

Mon silence n'a pas eu de chance! On l'a, à deux reprises, recouvert de paroles... Destin inévitable!

Il n'en pose pas moins, depuis son refus, non de parler, puisqu'il parle très haut, mais de babiller, la question du sens d'un certain univers, livré à la faculté de parler.

Il le fait plus que jamais, sans doute, puisque cet univers, aujourd'hui, s'est étendu jusqu'aux plus lointains confins de notre monde: et partout il babille atrocement, toutes télés allumées, jusque depuis l'espace envahi!

Or qui donc, en contrepoint, persiste à écrire?

À qui s'adresse donc celui qui, depuis son refus de babiller, s'acharne à écrire?

À quoi riment les solitudes dans lesquelles ce drôle d'échange s'inscrit?

Pourquoi écrire, pourquoi reprendre sans cesse à son compte la commande mystérieuse du texte, dont nous savons que nous ne saurons assumer la paternité?

* * *

Le mieux peut-être, est-il pour le moment de lire Denis VASSE, ici-même.

Et d'aller relire François PÉRALDI, dans le numéro 38 de *Mæbius* consacré à la FOLIE.

Pour ma part, à titre de porte-parole de la Commande, je tenterai, du fond de mon silence, pendant votre lecture, d'extraire quelque chose, de notre triple présence, dans l'encre noire de ces pages destinées à l'oubli.

Ce quelque chose, dans quelques mois, vous pourrez le lire, dans un autre numéro de *Mæbius*.

À moins que, déçus de ce tapage liturgique, vous ne leviez l'encre, pour un certain Japon.

Jean Forest

Le 23 mars 1989

Cher Jean Forest,

J'ai lu et relu vos questions et vos lettres.

Et j'en venais à renoncer à répondre aux premières à cause du temps qui me manque, à cause aussi de la tournure par trop mondaine que je risquais de donner à mon texte, dans le souci prévalent de répondre à vos questions aux seules fins de vous faire plaisir...

J'en étais là et plutôt sur la pente du refus quand mon inconscient m'a fait mettre le doigt sur les pages que je vous envoie: un texte sur lequel j'ai beaucoup travaillé et qui m'était comme un secret. Y ayant pensé, il m'a semblé que je devais vous l'offrir. Ce que je fais.

Il s'y agit de l'écriture et aussi de bien des thèmes

que vous abordez dans vos séries de questions. Sans doute la résonance y est moins sociologiquement culturelle.

Pour moi, la question de l'écriture ne peut se poser sans celle de la lecture... et je voudrais être une petite mouche pour voir votre tête quand vous allez lire ce texte. De plus, il me semble dire quelque chose de la tournure prise par notre rencontre où quelque chose se passe d'aussi apparemment étrange que la rencontre de Philippe et de l'eunuque! La contingence y devient le signe ou la trace de l'Esprit.

Je ne voudrais pas toutefois que ce «cadeau» vous gêne. Aussi ne le donnez à la publication dont vous me parlez que si vous croyez que cela convient et n'ayez pas le moindre scrupule à le garder pour vous seul si vous pensez que cela ne convient pas. Vous savez que je n'en serai pas fâché. S'il en était ainsi, il faudrait que vous avertissiez votre éditeur que je ne peux pas répondre aux questions.

J'ai laissé les dates 1971-1984 qui indiquent le temps de gestation de ces lignes mais, si vous le voulez, vous pouvez les faire disparaître: je le résignerai aujourd'hui.

Voilà. Dites-moi ce que vous faites de tout ça.

Je suis en train de travailler sur Thérèse d'Avila qui a écrit elle aussi.

Avec ma cordiale amitié,

Denis Vasse

PÉNÉLOPE, L'EUNUQUE ET LE PROPHÈTE:

LES MOTS SANS LA CHAIR
NE PARLENT PAS EN VÉRITÉ

Denis Vasse

8. 26 L'ange du Seigneur s'adressa à Philippe
et lui dit:
«Pars et va-t-en,
à l'heure de midi,
sur la route qui descend de Jérusalem à Gaza;
elle est déserte.»
- 27 Il partit donc et s'y rendit.
Justement un Éthiopien,
un eunuque,
haut fonctionnaire de Candace, reine d'Éthiopie
et surintendant de tous ses trésors,
qui était venu en pèlerinage à Jérusalem,
- 28 s'en retournait,
assis sur son char,
en lisant le prophète Isaïe.
- 29 L'esprit dit à Philippe:
«Avance et rattrape ce char.»
- 30 Philippe y courut et il entendit que
l'eunuque lisait le prophète Isaïe.
Il lui demanda:
«Comprends-tu donc ce que tu lis?»
- 31 «Et comment le pourrais-je, dit-il,
si personne ne me guide?»

- Et il invita Philippe à monter
et à s'asseoir près de lui.
- 32 Le passage de l'Écriture
qu'il lisait était le suivant:
- Comme un agneau muet devant celui qui le tond,
ainsi il n'ouvre pas la bouche.
- 33 Dans son abaissement la justice lui a été déniée.
Sa postérité? Qui la racontera?
Car sa vie est retranchée de la terre.
- 34 S'adressant à Philippe, l'eunuque lui dit:
«Je t'en prie, de qui le prophète dit-il cela?
de lui-même ou de quelqu'un d'autre?»
- 35 Philippe ouvrit la bouche
Et lui annonça, à partir de ce texte de l'Écriture,
la Bonne Nouvelle de Jésus.
- 36 (Chemin faisant) Comme ils étaient sur la route,
ils arrivèrent à un point d'eau et l'eunuque dit:
«Voici de l'eau. Qu'est-ce qui empêche que je sois
baptisé?»
- 37 Philippe dit: «Si tu crois de tout ton cœur,
c'est permis.»
Celui-ci répondit: «Je crois que Jésus Christ
est le Fils de Dieu.»
- 38 Et il fit arrêter le char.
Ils descendirent tous les deux dans l'eau,
Philippe avec l'eunuque, et il le baptisa.
- 39 Mais, quand ils furent remontés de l'eau,
l'Esprit du Seigneur enleva Philippe,
et l'eunuque ne le vit plus.
Et il poursuivit son chemin tout joyeux.
- 40 Quant à Philippe, il se trouva à Azot;
Continuant sa route il annonçait la Bonne Nouvelle
dans toutes les villes qu'il traversait
jusqu'à ce qu'il arrivât à Césarée.

L'écriture et la voix, le corps

L'écriture est le travail de la nuit, elle dit que l'amant est absent et ne le dit que dans l'espoir qu'il reviendra au jour.

La lecture est le travail du jour, elle fait chanter la trame du temps, aux yeux de tous, elle préfigure l'accomplissement de la rencontre.



L'écriture livre à la nuit du temps, de la séparation et de la mort, les mots de l'instant, de la rencontre et de la vie. L'écriture couche dans la poussière du papier les signes que seule la lecture donne à entendre en les faisant résonner à nouveau dans un corps vivant. Sans la lecture, l'écriture est morte, trame exsangue, et il fallait que la lettre ait cette accointance avec la mort pour que subsiste, à travers la séparation dans le temps, d'une génération à l'autre, comme dans la brisure de l'espace, d'un lieu à l'autre, la vie de l'esprit qui parle.

Qu'elle burine la pierre ou qu'elle noircisse la page, l'écriture se couche dans le lit froid du souvenir: traçante, elle inscrit pour le temps du sommeil ou de l'oubli comme pour celui de la mort, l'espoir d'un ressurgissement de l'acte où elle s'origine: celui de la parole qui se donne. Elle attend quelqu'un qui la lise, qui sollicite son ouverture et qui la pénètre de son esprit. Avec l'aube prochaine, elle espère le retour de l'amant sur les traces de son *premier* passage que la nouveauté de l'amour désignera comme *second* posant ainsi la question de l'origine. S'il lit les inscriptions laissées sur le corps endormi, s'il touche les cicatrices de la première blessure d'amour, à nouveau se fera entendre la voix de l'origine, de la rencontre qui crée, de l'esprit en qui l'un et l'autre demeurent à l'origine. La lecture accomplit dans la présence ce dont témoigne l'écriture dans l'absence. Elle répercute dans l'infini du temps qui passe l'infini de l'irruption de la Parole dans le temps.

Elle est don de la proximité dans l'éloignement même. Brûlure d'amour. Avec la lecture du jour, l'écriture devient testament à la génération suivante du fait que ça parle dans l'homme depuis les siècles des siècles, depuis l'homme – en Adam.

La voix de la présence rend caduque l'écriture. Non pas qu'elle la supprime ou qu'elle la nie. Bien plutôt, elle l'accomplit. Elle fait entendre ce qui est tu. Là où l'écriture est vide, dans l'espacement de ses lettres et de ses mots, elle autorise une résonance. L'écriture est impuissante si aucun vivant n'en recueille la trace. L'encre est la trace d'une séparation, trace laissée sur le parchemin de la chair que seul l'esprit revivifie en y relisant le testament de l'amour.

Mais l'écriture n'est seconde par rapport à la voix qu'en apparence. Car la voix ne surgit dans un corps que



toujours déjà marqué du silence de la trace, d'une encre, d'une tache. Un corps toujours déjà séparé.

Elle n'est pas non plus première pourtant. Car elle n'est trace, encre ou tache – et lisible comme telle – que corrélativement au surgissement de la présence originelle.

En tant que parole transmise, ou rendue aussitôt que reçue, elle est l'acte du don dans le souvenir de l'acte. Elle est liée au don d'une origine qui se projette dans la disparition de l'écriture et du temps... jusqu'à ce que l'écriture s'accomplisse en mourant à son tour sous le souffle de l'esprit originaire.

La disparition dans l'écriture: la mort

L'écriture est un don où s'effectue la disparition de la parole vivante dans la trace du souvenir. Elle rend la disparition même signifiante de ce qui est apparu.

Que l'écriture s'accomplisse veut dire alors que la parole vivante meurt vraiment et que cette mort, si l'écriture dit vrai, est signifiante de la vie où s'origine celui qui écrit aussi bien que ce qui est écrit. La vérité de l'écriture est suspendue à celui qui, la lisant, témoigne à partir du signe de la disparition de ce qui apparaît dans l'esprit et qui vit depuis toujours. La disparition de la chair de l'homme devient lettre morte... offerte à la corruption de l'oubli... ou à la résurrection de l'esprit dans un corps qui la lit. La vie qui se donne là où on la fait disparaître ne peut être que vie de Dieu ou Amour dont la fidélité n'est pas détournée par la connaissance de l'infidélité dominante qui la fait disparaître de la génération vivante... dans la génération stérile.

Personne ne peut témoigner de la vérité de l'écriture s'il ne croit pas cela! Et qui croit cela a foi en la parole vivante ressuscitée alors même qu'il est livré, avec cette parole vivante, à la disparition qui en témoigne dans sa chair même. Ce qui est vivant en lui vit d'une autre vie ou de la vie d'un Autre que lui-même. L'homme désirant vit d'une autre vie que la sienne qui meurt. L'écriture, au sens strict, vit toujours d'une autre vie que la sienne qui est morte.

L'homme qui va à la mort – qui est déjà dans la disparition – est eunuque. Il est aussi prophète car c'est

dans son corps de mort qu'il signifie l'attente de la parole véritable, celle qui fait vivre, le pardon. En son corps, l'homme voit s'écrire l'interruption de la filiation d'une Parole vivante. Alors, s'il croit que la parole vivante en vérité est venue et vient dans un corps d'homme, ce corps ne peut être que le corps res-suscité qu'il désire, re(s)suscité de l'origine.

Pénélope et l'eunuque

Entre l'écriture de la nuit et la lecture du jour, en un jeu où ils se conjoignent et se disjoignent, il y a les fils et les trous du canevas de la tapisserie de Pénélope. La chaîne est offerte à l'activité de tisser le jour dans la proximité d'une voix intérieure qui chante l'espoir du retour prochain. Mais la nuit, l'écriture fait disparaître le dessin de la trame dans le silence d'un désespoir accroché à l'absence et à l'attente. Ainsi les fils de la même chaîne pourront s'offrir à nouveau à l'espoir qui se trame.

La tapisserie, perpétuellement traversée par le chant du jour et le silence de la nuit, par le chant de la vie et le silence de la mort, est le CORPS de Pénélope. Lecture le jour... audition de la voix intérieure qui se faisait entendre au peuple jadis. Écriture la nuit... constitution d'une trace et aveu d'une absence, logement vide qui conjure l'oubli.

Entre la nuit de l'écriture et la lumière de la lecture, l'histoire engendre le corps de l'homme. Elle le constitue à travers le jeu des générations – à travers la génération en acte – dans le surgissement de la parole... là où la vie vient déjouer la mort... et, pire que la mort, l'oubli du don de l'origine. Cet endroit, c'est la chair où surgit la parole, non les mots de l'écriture. Seule la chair parle. Non les mots.

Dans la séparation originelle, la parole se donne en donnant la vie au corps de l'homme. Et la séparation est telle dans la création que la parole de vie et le corps de mort ne sont plus qu'à portée de voix, à portée d'oreille. L'homme qui lit ce qui est inscrit sur le parchemin de sa peau comme sur le parchemin du prophète ne sait plus de quelle vie originelle parlent les cicatrices de sa mort anticipée et la mort annonciatrice de vie du prophète. Il ne comprend pas... si l'esprit de quelqu'un ne le guide pas à travers la mort de l'écriture comme à travers celle de la

génération. Il ne comprend pas de qui parle le prophète: de lui-même, le prophète? De lui-même, l'eunuque, le lecteur? Ou de quelqu'un d'autre dont ça parle dans le prophète et dont ça parle dans l'eunuque? Dont ça parle dans l'écriture quand elle s'accomplit et qu'apparaît le sujet-vivant dont elle témoigne depuis sa perte originale. Lorsque naît l'enfant, l'écriture, comme un placenta, est accomplie. Sa disparition signe l'accomplissement de sa fonction médiatrice.

La perte placentaire et la vie

La perte placentaire et la première tache de sang sur la peau du bébé libère l'enfant de la mère et la mère de l'enfant: elle autorise la vie séparée et la communion dans la parole. Ce qui a autorisé la génération dans la chair, le placenta, *disparaît* pour que puisse apparaître la vie entre la mère et l'enfant, en eux. *La perte est le signifiant d'une vie qui se transmet*: elle signifie l'engendrement où la vie se perd en se donnant.

Et les pertes sont taches: elles se lisent.

Elles se lisent comme signes de vie à partir du premier cri. À partir de lui, la voix prend le relais du sang. Les *pertes* sont le signe de la vie qui vient par la parole parce qu'elle est déjà venue par le sang. Pertes de sang ou pertes séminales. Émission de pipi ou de caca. Bavures de lait ou auréoles de transpiration. Les taches sont l'écriture rigoureuse du corps qui parle et qui vit. Et nous passons notre temps à effacer ces taches pour que la vie de l'esprit qui fait corps apparaisse, pour que la chair puisse être lue comme le lieu de l'esprit qui parle, comme lieu de la rencontre avec l'autre. Nos pertes cachent et dévoilent le secret du corps humain toujours déjà pris dans les rets du langage et dans une structure d'alliance dont la parole a toujours déjà été prononcée, même si – dans le temps – le corps est *perdu* et le sang versé. L'écriture et ses taches témoignent de cette perte... et de son retour espéré. Retour dont l'espoir *fait* vie.

La perte de la vie, là où elle se signifie exemplairement, dans le sexe et la génération, pose crucialement la question de la vérité du vivre et du mourir. À cette question, la Vérité seule répond. Car elle seule parle au corps. Ou plutôt, seule la Chair qui parle vraiment fait Corps.

Lire vraiment, c'est écouter la voix qui traverse l'écriture du corps, qui traverse le corps en tant que s'y écrit la parole de vie. Qui le traverse maintenant comme elle le traversait hier et comme elle le traversera demain. Lire, c'est *lier* (étonnant jeu des lettres). Lier demain à hier, lier la fin à l'origine dans le surgissement d'une parole, maintenant, qui articule la lumière du jour à la nuit, la présence à l'absence, la rencontre à la solitude. Lire vraiment, c'est écouter la voix du prophète là où il est écrit – dans l'écriture – que l'homme a *perdu* la liberté, la parole, la justice, la possibilité d'engendrer, la vie (Isaïe 52). Lire vraiment, n'est-ce pas se reconnaître dans cette écriture de la disparition ou dans cette disparition-de-l'écriture? Mais c'est aussi, et du même coup, animer l'écriture d'un souffle qu'elle n'a pas par elle-même et qui en appelle à la fois à celui du lecteur et à celui de l'auteur.

La résurrection des mo(r)ts

Si nous sommes une chair irréductible aux mots que nous écrivons comme à ceux qui s'écrivent sur elle ou en elle, et si la résurrection des mots n'a lieu que dans la voûte de nos crânes et dans le labyrinthe de nos corps... il faut dire que la résurrection des mots et/ou des morts dont la lecture de l'écriture témoigne... n'est que littérature. C'est un témoignage d'autant plus faux qu'il entretient une vie fantasmatique qui jamais ne s'ouvre au réel. Bien mieux, l'imaginaire y est pris pour le réel. L'écriture devient alors le contre témoignage du délire. L'univers des hommes se réduit à la bulle de ce que nous pensons ou lisons. La vie humaine n'est que mots. Notre littérature n'est que miroir de ce qui, même pas, n'existe. Sans autre et sans Autre. Sans parole vraie qui interroge l'apparence de la mort.

Notre vie s'abîme dans le jeu des mots... qui eux ne ressuscitent dans notre tête que du vent! Et, en général, ils y font danser la mort! Festivals des signifiants sans corps qui précipitent le sujet dans une satisfaction d'autant plus affirmée qu'elle flirte avec la mort. Satisfaction précipitée dont les moyens sont scientifiques, techniques, spiritualistes... ou littéraires. Ils entraînent dans la convulsion ou l'éclatement du corps. Mais c'est à la condition que toute rencontre de l'esprit avec la chair en soit bannie: condition d'une vie sans corps et sans génération. Seulement les

mots. Et nous allons alors jusqu'à faire *comme si* l'écriture parlait d'elle-même: la folie!

Mais si une écriture, celle que lit l'eunuque sur son char, évoque, dans celui qui la lit, la mort du serviteur retranché des vivants comme elle-même, l'écriture, est retranchée de la vie, s'offre alors l'étonnante identification de l'écriture et de la chair meurtrie ou morte. Il y est question d'un serviteur dont la chair meurtrie est devenue (comme) l'écriture: sans apparence, muette, retranché dans la mesure où il a été châtié, méprisé, broyé injustement alors qu'il servait en toute justice. Avec sa mort, la justice devient *sans apparence humaine*. Elle est signifiée dans la chair vivante qui devient chair morte, dans le passage de l'homme vivant au non-homme, la disparition du visible est l'acte même dans lequel *l'invisible apparaît*. Même mouvement que dans *l'écriture* dans laquelle la représentation qui s'est réduite à rien, réduite au mo(r)t, en appelle à ce qui vit enfoui dans la chair, à la parole *qui la fait vivre* d'être perdue en elle comme se perd le levain dans la pâte. Ce ne sont pas les *mots qui parlent*, c'est la chair. Jusque dans son agonie où elle devient l'écriture, lieu où ce qui parle en l'homme reste à déchiffrer, chair que le souffle du Dieu des vivants et des morts anime.

Devenir écriture, nous l'avons vu, revient à être couché dans le lit froid de la séparation et de la perte, dans l'exclusion du sommeil, de l'oubli ou de la mort; mais c'est aussi, à partir de cette réduction et de cette accointance avec la mort, s'offrir, dans la lecture à l'esprit de la chair vivante, et être le lieu du ressurgissement de ce qu'il y avait avant la séparation, et la perte, avant l'exclusion du sommeil, de l'oubli ou de la mort. Ressurgissement de la Parole de vie qui se transmet dans la génération de la chair et qui s'écrit, se perd, disparaît dans l'histoire.

Comment comprendre «ce que je lis là» comme l'eunuque, ce que je vous dis là de la mort et de la vie, de l'écriture, si la parole (l'esprit) qui anime le corps vivant ne témoigne pas à travers mon impuissance, et ne fait ressurgir la vie là où elle a été perdue — dans le mensonge et dans la mort? Si elle est de Dieu, la vie ne peut que se donner, et jusque dans la mort, dans la lettre et dans la chair. Et comment croire au corps vivant, croire que la vie du corps vivant m'est donnée dans un corps soumis à la

mort, si personne ne témoigne, dans l'histoire, de ce «passage» de la mort de la chair à la vie de la parole originaire dans un CORPS VIVANT?

Impossible... si un témoin de la réconciliation de l'esprit et de la chair, de la *Parole Vivante*, ne me rejoint pas sur le char de la mort et de la dé-génération. Témoin de cette résurrection, un frère me fait entendre à nouveau la voix qui parle en l'origine, la voix de la présence qui vient à ma rencontre dans le désert de l'histoire et de l'écriture.

Si personne ne vient miraculeusement à sa rencontre pour le faire boire aux sources de la vie, l'homme, eunuque et non-serviteur de la vie, ne peut aller que vers la mort où il est déjà.

S'agissant de la mort de l'homme, de la cessation de la transmission de la parole à travers les générations, de la désertification de la vie par le péché et la domination, la promesse de l'Écriture ramenée de Jérusalem par l'eunuque dit-elle vrai? Ce qui parle en moi quand je lis l'Écriture, assis sur le char des possessions humaines dont la reine me stérilise de peur qu'elles ne reviennent en héritage à ma descendance, ce qui parle en moi d'une humanité exclue du royaume... peut-il parler d'une humanité exclue du royaume de la vie, comme moi... et qui, pourtant, serait agréée, verrait sa lignée, aurait de longs jours et serait rassasiée...?

Dans sa mort et son espoir, l'Écriture renvoie à ma propre chair. Comme l'écriture, ma chair est accordée à la mort et lectrice d'un testament qui fait entendre la parole du vivant... par-delà la mort.

Lorsque, de plus, l'écriture laisse entendre que la mort du juste a été agréée par Dieu pour servir à rendre justes le grand nombre des injustes livrés à la mort... comment comprendre ce que je lis? Comme ce qui, venant du Dieu qu'on adore à Jérusalem aussi bien qu'en Esprit et en Vérité, est vrai? Ou comme ce qui est supercherie ou science-fiction?

Comment comprendre ce qu'on lit? Et comment comprendre de qui celui qui écrit à partir de la chair meurtrie qui est la sienne aussi bien que la mienne... dit-il cela?... Corps vivant? Ou... littérature?

Comment puis-je croire à ce que je lis... si l'espoir que ce que je lis fait naître en moi n'est pas confirmé par un témoin de ce qui arrive dans le monde de par la mort du

juste: la gloire de Dieu qui ressuscite son Humanité vivante dans la chair en cessant de la confier à l'écriture testamentaire de la nuit.

La parole du Vivant s'inscrit dans la disparition du corps de ce prophète comme le pardon de Dieu... Elle s'inscrit de génération en génération dans la vie des hommes qui pêchent et qui meurent. Et la mort (disparition) du Christ avec celle du larron accomplit la disparition de la Parole en l'Écriture (la Loi et les Prophètes). Elle libère le don de l'Esprit du Vivant et le répand parmi les morts qu'il ressuscite, dans la chair redevenue vivante.

Seule la résurrection de la chair accomplit le don de la promesse dans l'Écriture morte. En elle, Dieu fait sortir l'homme du pays de servitude. Elle dit que Dieu est avec les hommes jusque dans la mort parce qu'il est chair.

Quand ma chair pervertie, ma chair d'eunuque, rencontre dans le désert ou plutôt quand, sur la route désertique, l'esprit de Dieu vient à ma rencontre dans la chair d'un frère, Philippe, ma chair abandonne les possessions sur lesquelles ma stérilité la faisait régner. Elle aspire à descendre dans l'abîme des eaux de la mort avec l'Esprit. Là s'accomplit la naissance de l'homme vivant en nous: le Christ.

La trace de cet avènement?

Non plus l'écriture.

Mais la joie et la louange partagée qui témoignent de son accomplissement en Jésus, dans sa mort et dans sa vie.

1971 ... 1984, Lyon